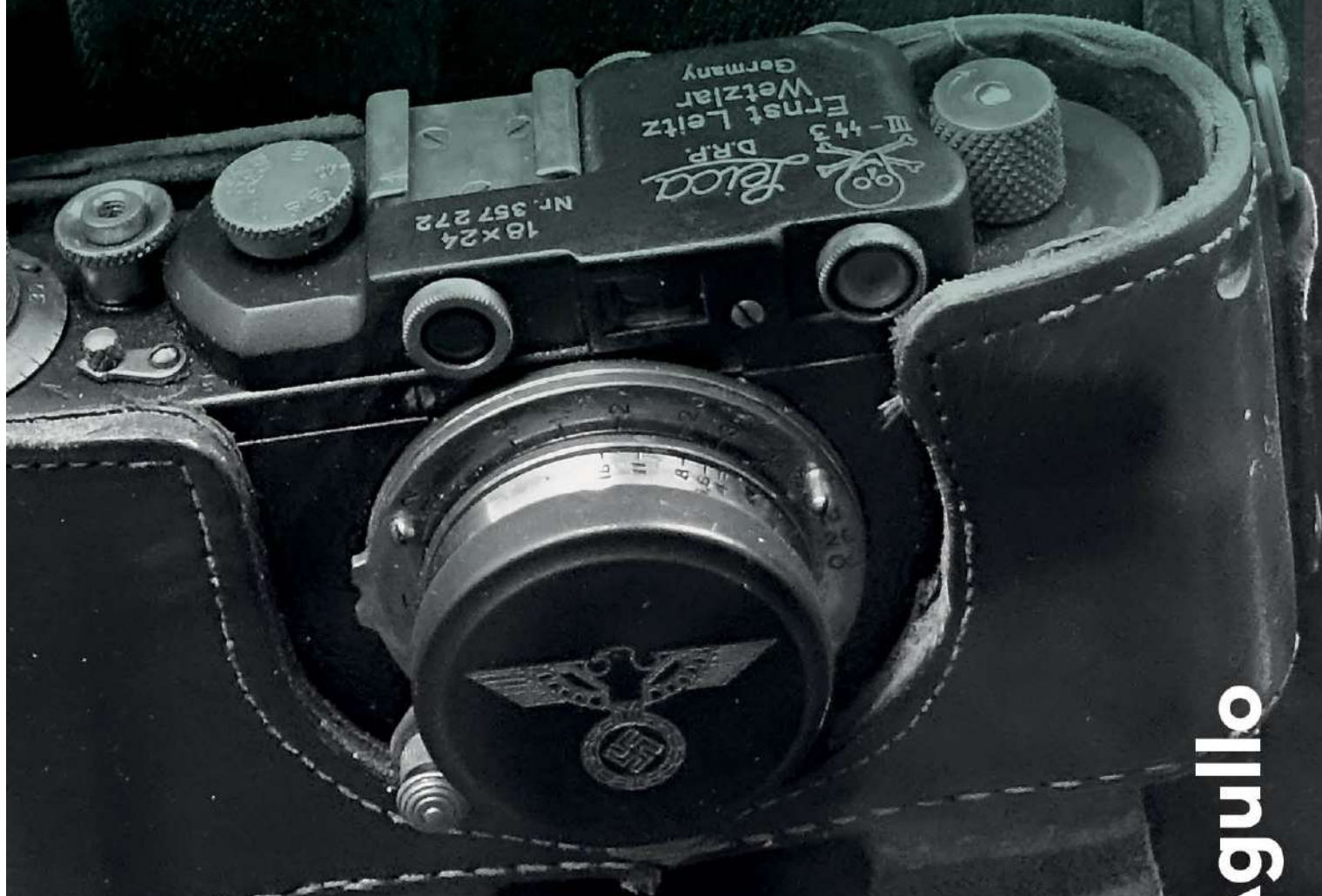


Sigitas Parulskis

TÉNÈBRES ET COMPAGNIE



Traduit du lituanien par Marielle Vitureau

Agullo

A



Ténèbres et compagnie

Financé par



*

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
TAMSA IR PARTNERIAI

© Sigitas Parulskis, 2012

© Leidykla Alma littera, 2012

© Agullo Éditions, 2024 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory
Image de couverture : Wolfmann - Lofoten War Memorial Museum
(Lofoten Krigsmuseum) in Svolvær, Norway.

Sigitas Parulskis

Ténèbres et compagnie

Traduit du lituanien
par Marielle Vitureau

Agullo



« Le plus grand patriotisme est de dire
à son pays qu'il se comporte de manière
deshonorable, idiote et cruelle. »

Julian Barnes

« J'ai toujours pensé que photographier est
quelque chose de malhonnête, cela m'a plu
pour cette raison et quand j'ai pris ma première
photographie, je me suis sentie telle une perverse. »

Diane Arbus



COCHONS

«Ma vie ressemble à un mégot» pensait Vincentas en glanant par terre les restes de tabac écrasé, humides de salive. Comme si ce n'était pas lui qui menait sa propre vie, comme si c'était quelqu'un d'autre qui agissait à sa place. Et que cet autre n'avait laissé qu'un mégot de la vie de Vincentas, puis l'avait jeté et s'en était allé. Et Vincentas était resté à se consumer. La fin de sa vie n'était pas encore arrivée, pourtant les meilleurs moments étaient déjà détruits, ils avaient disparu, engloutis pour l'éternité. En tout cas, les mégots étaient plus difficiles à trouver en zone anglaise. Tu pouvais faire plusieurs kilomètres avant d'en trouver un correct. Autrefois, il fumait rarement et peu. Quand il parvenait à prendre un beau cliché ou après avoir fait l'amour. Après l'amour, il fumait toujours. C'était la prolongation du plaisir, le couronnement d'un travail magnifique. Mais ça, c'était autrefois, avant la guerre. Des milliers d'années auparavant. Avant la naissance du Christ.

Cette fois, tout était habituel, il marchait le long du lac, le soleil brillait, il voulait se déshabiller et se baigner. Il l'aurait peut-être fait, mais un bruit l'effraya. Au début, il voulut faire demi-tour pour s'éloigner, mais il changea d'avis. Il venait d'entendre des voix de femmes. Des femmes qui se baignaient – il regretta de ne pas avoir pris son appareil photo.

Un groupe de quelques personnes était installé près du lac : les longs cheveux clairs des femmes scintillaient au travers des buissons, leurs rires sonores roulaient sur la surface plane de l'eau, elles se baignaient complètement nues, s'éclaboussaient et ne cessaient de lancer des regards par-dessus leurs épaules, vers la rive où trois hommes en uniforme militaire étaient étendus dans l'herbe. Vincentas ne distinguait pas s'ils étaient britanniques ou américains. Il ne s'agissait certainement pas d'Allemands car ils se comportaient comme des vainqueurs. Les filles, elles, étaient allemandes, affamées et avides de corps jeunes, non estropiés par la guerre, endurcis, Vincentas les épiait à travers les branches, craignant de remuer, cependant, il ne pouvait pas non plus s'en détacher, sa poitrine fut alors submergée par une nostalgie douloureuse, il pensa à Judita, à son corps blanc et brillant contre sa poitrine, au fait qu'il ne pourrait sans doute plus jamais humer la merveilleuse odeur de son corps, qu'il ne contemplerait plus ses lèvres humides, entrouvertes, avenantes, imprévisibles, enivrantes, les soldats avaient apporté de la nourriture, des conserves de viande, du pain et du chocolat, il y avait aussi quelques bouteilles, de loin il ne distinguait pas leurs étiquettes, sans doute du vin rouge, qui colorerait leurs lèvres avenantes, lascives et imprévisibles d'un carmin sang; les filles étaient sorties de l'eau en courant, impudiques, sans se couvrir, elles s'étaient allongées aux côtés des hommes, elles buvaient le vin à même le goulot et s'esclaffaient en renversant leurs têtes vers le ciel, leurs lèvres étaient rouges comme le coucher de soleil au-dessus du lac, au-dessus de l'Europe, Vincentas avait faim, mais il désirait fumer plus que tout, les soldats fumaient et jetaient de longs mégots, à la manière des Américains, ils étaient peut-être

américains, ce n'était que dans leur zone que l'on pouvait trouver des cigarettes entamées d'un tiers seulement, les Britanniques étaient bien plus économes, mais les femmes leur faisaient tourner la tête, renversant leurs habitudes – ils pouvaient être britanniques, mais certainement pas russes. Un couple s'écarta alors des autres, prenant la direction de Vincentas et s'approchant dangereusement de sa cachette ; elle ne parlait pas un mot d'anglais, il ne connaissait rien à l'allemand, mais ils semblaient se comprendre parfaitement, sans paroles. Le langage du corps est très simple, l'instinct se passe de mots, d'explications ; tout ce qui se dresse sur le chemin de la satisfaction du désir est insignifiant, sauf s'il s'agit de l'Église, de la loi ou du père de la fille qui tient un fusil dans les mains. Le gars avait déjà déboutonné sa chemise qu'elle fit glisser de ses épaules, ils s'allongèrent ensuite dans les hautes herbes, il souriait. La fille, elle, paraissait appliquée, elle semblait réaliser un travail exigeant nécessitant une forte concentration. Elle détacha la ceinture de son pantalon et se figea un instant, stupéfaite de ne pas avoir trouvé ce à quoi elle s'attendait, ou au contraire comme si ce qu'elle avait trouvé dépassait ses espérances. La cachette de Vincentas n'était pas confortable, il ne devait pas bouger afin de ne pas se trahir, mais les branches devant ses yeux le gênaient. La fille commença à caresser l'homme qui arqua son cou en rejetant sa tête en arrière, il fermait les yeux. Les couples restés plus loin finirent par suivre, eux aussi, l'exemple du premier, se dispersant et s'allongeant dans les hautes herbes. On entendait les gémissements des femmes, les soupirs des hommes, accompagnés du va-et-vient cadencé des fesses blanches qui scintillent au soleil. Vincentas se sentit très faible, à un instant il crut perdre connaissance, comme si ses yeux se voilaient, ou

peut-être le ciel s'était-il assombri de nuages noirs. Un vent fort sifflait le long du lac, il ferma les yeux, serra sa tête dans ses paumes pour ne pas qu'elle explose, il savait que son crâne s'émietterait en mille morceaux, comme la coquille d'un œuf, écrasé par la lourde botte d'un soldat. Mais tout cessa d'un coup, le vent se calma, les nuages se dissipèrent ; les yeux toujours fermés, il pouvait sentir que désormais tout avait changé autour, il pouvait bouger, et même s'il avait les yeux toujours clos, tout était devenu plus clair sous ses paupières, il retira prudemment la tête de ses mains, et un bruit dans ses oreilles le força à rouvrir les yeux. Il entendit un grognement très distinct, comme si des cochons paissaient non loin de lui. Il ne vit plus les tourtereaux occupés aux jeux de l'amour. Des créatures bizarres devaient errer non loin de sa cachette, il ne s'agissait pas de cochons, ce n'étaient pas non plus des êtres humains. Il y avait une fille avec une gueule de cochon et un homme avec des pattes de cochon. Elle avait les seins potelés recouverts de soies blanchâtres et épaisses, et il portait des sabots fendus à la place de ses mains. Leurs gorges émettaient des grognements répugnants, semblables aux râles des mourants. Vincentas ne supporta pas une telle vision, il détala des buissons et, brandissant un bâton attrapé sur place, il commença à le faire tournoyer comme un fou au-dessus de sa tête. Les créatures surgirent des hautes herbes et tout leur troupeau, faisant gronder leurs sabots et soulevant la poussière, fila du côté de l'eau, se précipita dans le lac et finit dans les flots.

Même affaibli et terrorisé, il ramassa d'une main les mégots et de l'autre les restes de nourriture. Il y avait beaucoup de nourriture, mais les mégots l'importaient davantage. Après qu'il eut ramassé une pleine poignée, les buissons remuèrent, il prit peur et déguerpit de la rive

sans se retourner, tremblant pour lui et ses mégots, craignant que quelqu'un vienne les lui prendre.

C'est alors qu'il bondit des buissons. Vincentas ne pouvait pas le considérer comme un être humain, car il ne ressemblait pas à un homme. On aurait dit un revenant. Déguenillé, crasseux, il grognait et brandissait une arme qui ressemblait à un trident, ou à un bougeoir effilé à sept branches qui aurait été attaché à un manche. Les extrémités du bougeoir étaient émoussées, et même si elles n'étaient pas pointues comme un trident, Vincentas était si effrayé qu'il ne comprit pas tout de suite les râlements du fantôme, « *essen, essen* » criait la créature. Mais Vincentas n'avait presque plus de nourriture, dans une paume se trouvaient les mégots, dans l'autre, il tenait la croûte de pain qu'il n'avait pas eu le temps de manger. Il n'avait pas la force de se battre avec ce forcené armé, il s'efforça donc de le contourner, mais il glissa et trébucha au sol, atterrissant sur un de ses genoux. C'est à ce moment-là qu'il perçut un roulement sourd sur le côté. Allongé sur le dos, il observa les nuages blancs sans comprendre comment son corps était devenu soudainement si lourd, comme lesté de plomb, ne parvenant plus à se relever, comme s'il était un insecte épinglé par une immense aiguille. Comme s'il s'était soudainement transformé en coléoptère. Un coléoptère immense, blessé et impuissant.

Quand il réussit enfin à s'asseoir, la créature avait disparu, et il lui vint à l'esprit que la voix de la créature lui était familière. Il s'agissait probablement d'Aleksandras – oui, c'était lui sans aucun doute, ce même Aleksandras qui aurait dû être mort et qui ne pouvait pas ressusciter. Et s'il avait pu ressusciter, il avait quand même disparu, et tout le trésor avec lui – une poignée de mégots et un croûton de pain –, ne demeuraient que la douleur

lancinante et le sang jaillissant des sept trous. Il trouva un mégot dans l'herbe qui était tombé du revers de son veston – un veston qu'il avait ôté autrefois à un mort quand il lui avait fallu remplacer ses haillons ; il lui avait alors dit qu'il n'avait plus besoin de cet habit, qu'il ne lui servirait plus. Un mégot s'était glissé dans le revers de sa manche, et il pouvait le fumer, le savourer avec plaisir. Ensuite, ce qu'il s'était passé ensuite, il ne s'en souvenait déjà plus, il avait repris connaissance dans ce sous-sol, bandé par des lambeaux de tissu. Le docteur lui avait dit qu'il avait été retrouvé à l'article de la mort, mais les journées critiques appartenaient désormais au passé, comme tout ce pour quoi la vie valait d'être vécue. L'unique espoir qui persistait en lui était que la Sainte-Mère de la porte de l'Aurore et la mémoire de Judita le veillent et le protègent.

Il s'agissait certainement d'Aleksandras. Il aurait dû mourir au début de la guerre, mais il n'avait disparu nulle part. Son ombre pourchassait toujours Vincentas, et s'il était encore vivant, il ne lui laisserait aucun répit. Peu importe comment les gens désignent cela – un spectre, un fantôme ou la culpabilité. Et où est maintenant ma chère Judita, pensait-il, allongé dans ce sous-sol sombre quelque part en Allemagne, loin de sa maison et de la lumière.

TROIS ROIS

Il aurait dû mourir par trois fois.

La première fois, avant même de naître. Son père, un ingénieur du bâtiment, avait pris le volant ivre, sa mère lui avait raconté qu'ils avaient été à une soirée, une pendaison de crémaillère. Elle était alors enceinte de sept mois. Cela ne l'empêchait cependant pas d'être au centre de l'attention et après une danse passionnée avec un général du tsar, son père lui avait fait une scène, ayant bu plus que de raison. Ensuite ils étaient partis.

Sur la route, ils s'étaient disputés, soi-disant le père lui avait reproché que l'enfant n'était peut-être pas de lui. Dans un virage, l'automobile avait quitté la route et avait fini dans un étang. Le père, qui était un homme grand, était resté coincé dans l'habitacle. L'automobile avait coulé, la mère était parvenue à s'en extraire mais n'était pas remontée jusqu'à la surface. Des pêcheurs non loin de là l'avaient sortie, inconsciente. Il était né dans une vieille barque en bois entre les asticots et la pêche du jour, inerte.

Quand la guerre a commencé, il est sorti dans la rue pour la photographier. Les partisans insurgés l'ont arrêté et l'ont accusé d'espionnage pour le compte des bolchéviques. Ils ont voulu l'abattre sur place, mais ils l'ont finalement enfermé dans une geôle. Quand ils l'ont fait

sortir et adossé contre le mur, un officier SS l'a sauvé de la mort.

Enfin, il a évité la mort de justesse une troisième fois. Tout récemment. Il était sorti glaner des mégots et il aurait pu ne jamais rentrer. Il n'aurait pas pu jurer sur sa vie qui valait si peu désormais qu'il s'agissait d'Aleksandras. Cependant, il pressentait qu'il pouvait s'agir de lui, du mari de Judita. Et qu'il voulait l'abattre. Aleksandras en avait le droit.

Il savait qu'Aleksandras était mort, et qu'il ne pouvait donc pas être vivant ; cela paraissait troublant. Après tout ce dont il avait été témoin, cela ne l'étonnait pas que les morts soient plus vivants que les vivants et que les vivants soient plus morts que les morts.

Cependant lui, était-il toujours vivant ?

Il voulait mourir. Il se sentait faible, impuissant, inutile, il voulait en finir, continuer n'avait plus de sens. Ce n'est que par la suite qu'il a compris du plus profond, venant des recoins les plus sombres de son âme, que l'unique raison qui valait la peine de vivre et souffrir était son fils. Cela ne l'intéressait déjà plus, ce que les générations penseraient de lui, il ne les connaissait pas et n'aurait pas le temps de les connaître. Le plus douloureux était de ne certainement jamais voir son fils. Un souhait étrange est alors né en lui, il s'est affirmé, s'est enraciné : il voulait expliquer à son fils quel père, c'est-à-dire lui, il était. C'est cette pensée si simple et même banale qui lui a sauvé la vie. Il s'est alors mis à s'opposer à la mort qui s'est un peu éloignée. Parfois il percevait sa présence, parfois il s'imaginait même la voir dans un coin, mais elle ne tenait pas la traditionnelle faux entre ses mains, elle arborait un harpon à sept branches.

Quand il se sentait mieux, il réfléchissait à sa vie, il ne voulait pas accuser l'époque durant laquelle il avait dû vivre ces dernières années. Pour lui, elle était aussi transparente qu'un révélateur photographique. Ce sont les gens qui diluent les couleurs de leurs émotions et de leurs expériences dans cette époque. Ces dernières années, ils avaient été nombreux à tremper dans le sang le ruban du temps. Il ne voulait pas implorer le pardon. Il voulait voir son fils, le toucher, sentir la chaleur de sa peau, parler avec lui. Les adultes parlent aux enfants comme ils s'adresseraient à des attardés. Ce n'était pas ce genre de discussion qu'il souhaitait avoir. Il s'imaginait une conversation pudique entre deux hommes... sans savoir de quoi ils auraient pu parler. Il n'avait jamais vu son fils et n'avait donc partagé aucun moment de cette maudite époque avec lui. Les gens dissimulent la vérité aux enfants non pas pour épargner leur fragile conscience, ils ne la cachent que pour se protéger eux-mêmes le plus longtemps possible. L'unique personne avec laquelle il pouvait parler, allongé sur son lit de mort, était le docteur. Dans ses pensées, il l'appelait le Charcutier, mais c'était un bon médecin. Il l'écoutait, le soignait, croyait en lui. Il était si parfait que parfois Vincentas pensait que tout ceci n'était que le fruit de son imagination. Il n'y avait aucun médecin, aucune guerre, il était allongé dans son lit à attendre que Judita passe la porte, se déshabille rapidement, se glisse à ses côtés sous la couverture en blottissant ses pieds gelés contre son mollet chaud.

